

Jean Louis Ovaert



Jean-Louis Ovaert dessiné par Gilles Thomas (dessin paru dans le bulletin 312 de l'APMEP rendant compte des journées de Limoges en 1977)

Une amitié de 60 ans : Souvenirs

Parmi les orateurs de cette journée, je crois être celui qui connaît Jean-Louis depuis le plus longtemps. C'est sans doute pourquoi les organisateurs me font l'honneur de me confier cet exposé d'ouverture qui a l'originalité, avec celui d'André Warusfel, de ne pas traiter une face de notre ami, mais tout ce dont, pendant 60 ans, j'ai été témoin, au risque d'être subjectif et de parler aussi de moi, même si j'ai sollicité d'autres témoignages. Un exposé en cinq actes, comme les tragédies classiques, mais à l'opposé de leurs règles : plusieurs lieux, bien des jours, une gerbe de faits accomplis : Taupe, École, Nancy, Ministère, Épilogue.

Taupe : rentrée 1952 à Louis-le-Grand. Nous qui y avons fait notre math sup voyons apparaître un nouveau, venant de Roubaix et Lille, avec sur l'œil une balafre de guerre. La classe est celle de Cagnac, auteur d'une œuvre en quatre tomes qu'on appelait « les aventures du Commissaire Cagnac » : les anciens comprendront. Jean-Louis donne l'impression de déjà tout savoir et nous ouvre d'autres horizons, son thème favori étant l'intégrale de Lebesgue, nom pour nous inconnu. Il vise l'École normale, ce qui fonde notre amitié car c'est aussi mon cas. L'année se termine par les concours que la proximité alphabétique de nos noms nous vaut de vivre côte à côte ; mais je garantis n'avoir pas cherché à en profiter ! Après avoir vécu ensemble la lecture de l'admissibilité rue d'Ulm, copieusement arrosés par les élèves de la promo précédente, puis échangé avec lui sur nos planches d'oral, je repars en Lorraine. Jean-Louis m'a proposé de me tenir au courant du résultat final par télégramme. Le jour dit, énervé par l'attente, je prends mon vélo pour quelques kilomètres. Au retour, un papier bleu dont le texte me reste en mémoire : « reçu quatorzième mille quatre cent quarante félicitations » ; « reçu » me suffit, je ne comprends pas tout de suite que l'entier naturel 1440, ce sont des points et non des félicitations. Jean-Louis est aussi admis, en meilleur rang, ce qui est juste.

L'École... la seule pour nous et nos camarades : maintenant, j'emploie le jargon normalien. Les « conscrits » n'ont pas droit à une « thurne » individuelle, mais à un box pour dormir, ce qui est déjà mieux que le dortoir du lycée, et pour travailler une pièce à quatre au niveau du « bassin aux Ernests » : nous sommes libres de choisir avec qui. Là, Jean-Louis joue un rôle clé : notre amitié de taupe nous conduit à nous rassembler tous deux ; mais, à l'oral du concours, il a sympathisé avec le « cacique » Gabriel qui, lui, a connu le stéphanois Martin, futur inspecteur général. Nous suivons les cours de la Sorbonne. L'analyse classique, qui nous avait passionnés en taupe, semble à bout de souffle chez Valiron et Jean-Louis conseille de lire plutôt le vieux Goursat. Heureusement, les cours de l'École ouvrent sur ce qui n'avait aucune place en taupe : topologie générale pour Henri Cartan, algèbre linéaire avec Laurent Schwartz. Le contraste est d'ailleurs le même en physique. Mais, en janvier 1954, Valiron est remplacé par Gustave Choquet et l'esprit de la Sorbonne se modernise. Les math de seconde année accentuent l'ouverture, avec notamment Cartan en topologie algébrique, Lichnerowicz en calcul tensoriel et Louis de Broglie, prix Nobel. En troisième année, nous préparons l'agrégation, ce qui ne semble pas passionner Jean-Louis. Ce que je retiens de lui au cours de ces trois ans est une ouverture au-delà de sa discipline : plusieurs physiciens deviennent ses « potes », avec qui rigoler, prendre le café, festoyer - Jean-Louis était gourmand - mais aussi échanger. L'un d'eux le surnomme Sam, dans un énorme éclat de rire... parce que « samovar ». Plus tard, il étendra cette amitié à leurs épouses et elle résistera au temps, au moins pour ceux qui fréquenteront le Briançonnais de son chalet. Cette ouverture ne se limite pas aux scientifiques : dès la première année, notre table du « pot », outre les quatre de notre thurne, comprend autant de littéraires. Il participe au groupe « tala », il en est même « vice-prince » : jusqu'à la mort, il conservera sa foi chrétienne, sans ostentation ni étalage, qui ne limite pas son ouverture, mais la renforce. Au-delà de l'École, il donne gratuitement des

leçons à des « tapirs ». Je retiens aussi chez lui une certaine distraction : il se déplace dans Paris sur un scooter qu'un jour, à table, il découvre brusquement avoir oublié quelque part, sans savoir où.

Acte 3, six ans après : *Nancy*. Depuis 1959, j'y enseigne au lycée, en taupe. Mais c'est la capitale de Bourbaki en France, le « Nan » de Nancago, et Henri Cartan y envoie les plus brillants des normaliens. En 1962, après son bonvoust, Sam arrive comme « chargé d'enseignement », c'est-à-dire maître de conférences - aujourd'hui on dit professeur de seconde classe - mais intérimaire en l'absence des titres requis. Il restera treize ans. Ce qui me frappe, c'est le souvenir vivant, 40 ou 50 ans plus tard, qu'ont ceux, étudiants et enseignants, qui l'ont côtoyé, certains sont ici : éternel costume gris, cravate tirebouchonnée, regard vif et perçant, grosse serviette qu'il porte toujours sans l'ouvrir jamais. Ils parlent du séminaire du département de mathématiques, où il était seul à oser poser de vraies questions ; un jour qu'il commence « *Pourriez-vous me préciser ce qu'est...* », peut-être un piège pour l'orateur, un collègue s'amuse à voix haute : « *Comment, y aurait-il quelque chose qu'Ovaert ne connaisse pas ?* » De fait, la culture mathématique de Sam est encyclopédique. Mais son objectif est ailleurs : *transmettre*. Il forme ses assistants à mener une séance, à rédiger un texte de problème. C'est aussi le moment où il écrit avec Chambadal le monumental cours en quatre volumes destiné aux étudiants des classes préparatoires et du premier cycle, entre autres. Avec les étudiants, au début, son attitude est « exigence-bienveillance » : son cours vole haut, mais à l'examen il est indulgent. Plus tard, il cherche à les stimuler, par exemple en leur demandant de rédiger une partie du cours. Ce revirement est accéléré par les événements de 68, pendant lesquels il est proche des étudiants, sans démagogie mais à leur écoute, ce qui le conduit à une critique de son propre enseignement. Avec ceux qu'il invite à la Brasserie « de l'Institut » - il s'agit de l'institut de mathématiques et de physique - il ne parle pas que de math : il s'intéresse à ceux qui ont pris des responsabilités syndicales, pour les former, sur les équivalences de diplômes au moment de la réforme Fouchet de 67, plus tard sur le budget des universités. L'un d'eux m'écrit : « *Je ne l'ai jamais rencontré à nouveau, mais il m'a transmis son enthousiasme.* » Il faut rapprocher cela de son engagement au SGEN-CFDT, à Nancy puis à Paris, dans les années qui suivent la « déconfessionnalisation » de la CFTC en 64, puis la loi Faure de 68 : Jean-Louis Piednoir va en parler. Pour moi, je quitte le lycée peu après son arrivée à Nancy, pour rejoindre le CNRS puis la fac des sciences, comme lui chargé d'enseignement jusqu'à ce que je sois nommé maître de conférences, un peu difficilement car, passant à l'informatique, je suis devenu impur pour les matheux. Mais ce n'est pas vrai pour Sam et nous sommes très proches pendant toute cette période. Il vient souvent chez nous, il apprécie la compagnie et la cuisine de mon épouse, il nous invite dans ses restaurants favoris... et nous ne sommes pas les seuls : je l'ai dit gourmand, il est aussi gourmet. Nous parlons pédagogie, structures universitaires : il vit mal l'élitisme de ses collègues mathématiciens ; après 68, il écrit un projet de double organisation de l'enseignement et de la recherche pour sortir de la dictature des disciplines : cela vient d'être réinventé lors de la fusion des universités lorraines ! Depuis plusieurs années, un autre sujet nous est commun : les math dans le secondaire. Il s'agit de dépoussiérer leur enseignement en tenant compte des acquis de la recherche. Le mouvement est national, avec des chefs de file universitaires comme Lichnerowicz et Revuz, et animé à la base par l'APM, très active à Nancy et où je me suis investi dès 1960. En 66, le ministre crée une commission présidée par Lichnerowicz ; très vite, apparaissent de nouveaux programmes, le premier en quatrième si je me souviens bien. Encore faut-il former les enseignants : cette tâche est confiée au CRDP dont le directeur fait appel à nous. L'inspection générale s'inquiète : « *Nous ne sommes pas favorables à cette intrusion d'enseignants du supérieur* », dit Cagnac ; mais, apprenant de qui il s'agit : « *Très bien... ce sont mes anciens élèves !* » En 1970, Sam introduit dans la licence une « unité

professionnelle » pour former les futurs enseignants, avec la collaboration de professeurs en fonction. Trois premiers IREM sont créés, et l'année suivante celui de Nancy : nous avons monté le dossier ensemble et il est entendu qu'il sera directeur. Mais, en haut lieu, on exige un docteur d'Etat et il ne l'est pas. Il me demande donc de prendre le poste, ce qui ne l'empêche pas d'être très actif pour la définition des contenus : apprendre aux stagiaires ces math dites modernes certes, mais aussi réfléchir à leur pédagogie. Car régnait alors la naïveté de croire qu'il suffisait de décalquer l'enseignement universitaire : une attitude qui conduira à ce qu'il faut bien appeler un échec. En 1973, il n'y a plus de difficulté pour que je lui passe la direction. « *Pour moi et pour mes élèves, écrit une formatrice de l'époque, les années que j'ai passées à l'IREM ont été d'une richesse qui me fait encore rêver.* » Mais le quiproquo sur la direction était un avertissement : en 75, puisque des titulaires sont disponibles, les chargés d'enseignement sont éjectés. Il ne le manifeste guère, mais pour Sam c'est une épreuve. Il quitte rapidement Nancy et l'enseignement supérieur, pour prendre une taupe à Marseille. Second entracte pour notre collaboration et notre amitié.

Acte 4 : le *Ministère* où je deviens directeur des lycées en 1981, nommé par Alain Savary : un ministre exceptionnel et une occasion exceptionnelle de faire bouger les choses. L'administration dont j'hérite, au demeurant dévouée et compétente, n'est pas taillée pour innover et je cherche à introduire une dose d'imagination et des amis sur lesquels m'appuyer : le DAFCO de Nancy, angliciste de formation et qui avait été le directeur du CRDP dont j'ai parlé plus haut ; et un scientifique qui ne ramènera pas sa science, mais aura des idées sur une organisation généreuse, au service de la pédagogie et des élèves : le portrait de Sam tel que je l'avais vu à Nancy. Il accepte, d'abord à temps partiel pour terminer l'année scolaire, puis à temps plein. Nous reprenons nos rencontres amicales, chez nous et au restaurant, cette fois Maître Paul où il a pris ses habitudes... après Curnonsky. Parmi les dossiers qui lui tiennent à cœur figurent bien sûr la transformation de la section S pour faire croître le nombre de bacheliers scientifiques, et la formation des maîtres. Il découvre les lycées professionnels : il s'en souviendra plus tard, Jean-Louis Piednoir en parlera ; et Daniel Reisz, qu'il fait venir à la direction, de ses conceptions sur l'ensemble des seconds cycles. Ce sujet est celui d'une commission présidée par notre camarade de promotion Antoine Prost, commission de réflexion mais aussi d'animation puisqu'elle organise une consultation de tous les lycées, associant personnels, élèves et parents. Sam en est membre et y laisse le souvenir d'un homme quelque peu bourru, mais aussi bourreau... de travail, sans jamais chercher à se faire valoir. Pour pérenniser la réflexion, il imagine, sur le modèle qu'il avait prévu pour les universités en 68, un réseau à deux dimensions, « horizontale » par type d'établissement et « verticale » par discipline. La seconde marche sur les brisées de l'inspection générale, que l'entourage du ministre veut d'ailleurs transformer. C'est peut-être pour cela qu'il y fait entrer Sam en 1984. Pour moi, ce bouillonnement d'idées se termine la même année avec le départ de Savary. Son successeur a d'autres conceptions. Je ne reste que quelques mois : cette fois, c'est moi qui pars. Sam, lui, agira dans le cadre de l'inspection générale : Eric van der Oord en parlera.

Épilogue. Le 19 octobre 2013, notre promotion scientifique, Ulm et Sèvres, fête son soixantième anniversaire. Sam a voulu cette rencontre. Cela m'a étonné : il n'est pas venu au cinquantenaire et, si cordial dans les contacts directs, il n'a pas l'habitude de prendre des nouvelles de ceux qui vivent loin de lui. J'ai obtenu depuis une explication : pour organiser la transmission de ses biens à ses neveux, il a vendu son appartement marseillais et s'est replié dans son chalet alpin ; mais ses amis qui venaient fidèlement l'y voir ne sont pas là toute l'année, et la mort a éclairci leurs rangs ; il ressent un besoin de renouer. Nous nous retrouvons donc au sommet de la tour Zamansky, le plus beau point de vue sur Paris. Tiens,

Zamansky : jeune professeur à Lille, il avait initié la culture mathématique de Sam ; le Flamand et le Polonais : c'est le Nord ! En 2013, Sam sort d'une longue hospitalisation. Je suis frappé par sa dégradation physique : ses jambes ne le portent plus. Mais intellectuellement, il reste toujours aussi pétillant. Je regrette de n'avoir pas réussi ce jour-là à prendre place à sa table, mais ensuite il a trouvé le temps de me parler comme autrefois : du passé, ce que nous avons fait ensemble et qu'il a poursuivi avec des fortunes diverses ; et du présent, ses occupations d'écriture et tout ce qui lui reste à faire, en particulier pour le dictionnaire de mathématiques qu'il a entrepris.

En vingt minutes, il est impossible d'être exhaustif sur l'ami Sam : j'ai dû sacrifier des aspects non professionnels, comme sa culture historique ou musicale. Même en plusieurs heures, même si j'écrivais un livre, je ne parviendrais pas à faire le tour de sa personnalité : trop de talents divers, de facettes parfois contradictoires. Et une grande discrétion, j'en ai fait l'expérience : à chacun de ses amis, il ne montrait qu'une partie de lui-même, celle dont il pensait qu'elle intéresserait son interlocuteur, peut-être pour ne pas l'écraser de sa richesse intellectuelle. Cela a pu lui jouer de mauvais tours : Pic de la Mirandole n'a pas fait de thèse !

Claude Pair, 26 mars 2015

Jean Louis Ovaert (anagramme : votera ...).
à voir aussi : http://www.cfem.asso.fr/actualites/jean-louis_ovaert_2014

Prologue (Alain)

Jean-Louis Ovaert est un personnage complexe. Pour le cerner une idée peut consister à chercher des adjectifs qui aident à le décrire. Cette expérience aboutit vite à deux constats : d'une part la liste s'étend très facilement et d'autre part, en la relisant, on y trouve des contradictions, ce qui montre tout à la fois l'étendue de sa personnalité et sa complexité. Essayons, dans le désordre, ce qui vient à l'esprit avec les souvenirs :

savant, brillant, cordial, sensible, dispersé, désordonné, solitaire, bon vivant, ermite, subtil, pointu, drôle, cinglant, célibataire, isolé, orateur, habile, tactique, vif, montagnard, amical, ironique, ...

Un lecteur qui connaît Jean-Louis pourra très facilement continuer mais il ne saura pas compléter !

1 Elie Cartan (Alain et Maryse)

Nous nous souvenons de la participation de Jean-Louis au séminaire Elie Cartan. C'était à Nancy vers 1967. Un après midi par semaine, les étudiants en DEA et les doctorants étaient conviés à cette cérémonie initiatique, séminaire pointu, principalement orienté vers l'analyse harmonique mais traitant aussi d'autres sujets approfondis, selon les spécialités des orateurs. Inutile de préciser que nous n'y comprenions pas grand chose (nous nous sommes rendu compte plus tard que nous n'étions sans doute pas les seuls).

Jean-Louis arrivait assez souvent en retard et s'asseyait en haut du petit amphi. On pouvait penser qu'il avait un peu prolongé son repas. Il avait une grosse serviette, pleine qu'il n'ouvrait jamais. Il écoutait. A la fin l'animateur donnait la parole à l'auditoire pour les questions. Il y avait d'abord quelques questions, souvent "faciles" et "passe partout". Puis Jean-Louis prenait la parole avec des commentaires et une (ou plusieurs) question-suggestion, en forme de piste de recherche. Tout le monde l'écoutait avec intérêt, car même ceux qui n'avaient pas bien suivi l'exposé percevaient, avec admiration que Jean-Louis avait, lui, très bien compris et qu'il intervenait exactement sur des points délicats.

2 Semaine de la pensée marxiste (Alain)

Jean-Louis Ovaert a participé à Nancy à la "semaine de la pensée marxiste", qui avait lieu dans la salle du sous-sol de l'Excelsior et qui consistait en des débats contradictoires entre différents courants de pensées d'inspiration principalement communiste ou chrétienne. C'est là que j'ai découvert par hasard, autre facette du personnage, que Jean-Louis était chrétien.

3 Bar de l'institut, restaurant des abattoirs (Alain, Maryse)

De temps en temps Jean-Louis entraînait quelques étudiants chez Lulu, au "bar de l'institut" où la bière coulait généreusement, ce qui aidait à refaire le monde ... Nous avons aussi fait partie d'un groupe qu'il avait invité une fois au "restaurant des abattoirs", célèbre, comme il se doit, pour la qualité de sa viande (*).

4 Math 2 (Alain)

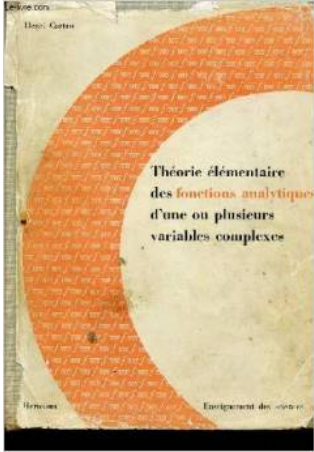
Après Math 1, pour ma troisième année de fac, je m'étais banalement inscrit en Math 2. Au premier cours nous avons découvert un nouveau prof (**): Jean-Louis Ovaert, qui venait d'arriver à Nancy. Costume gris, - cela s'est confirmé progressivement, Jean-Louis avait toujours le même costume -, grosse serviette dont il tira un bouquin, "le Cartan" (Théorie élémentaire des fonctions analytiques) qu'il posa sur la table en nous disant :

"en Math1 vous avez fait les séries formelles ?"

Comme le font toujours les étudiants dans ce genre de situation, nous avons répondu que "non", ce qui, pour une fois, était vrai.

Il s'est alors retourné vers le tableau et s'est lancé dans un cours brillant et complet sur les séries formelles, avec force de définitions, lemmes, théorèmes, démonstrations, sans aucune note, sur un sujet certes facile pour lui, mais qu'il n'avait certainement pas préparé, puis qu'il pensait ces questions déjà vues.

Je reconnais que dès ce premier contact, il m'a épaté.



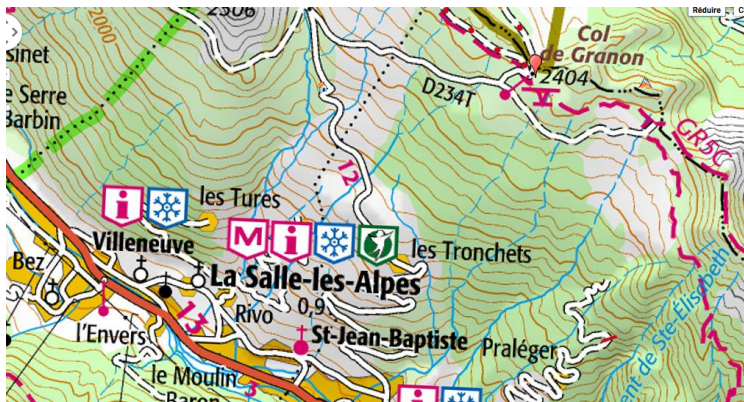
5. IREM (Maryse)

C'est là que nous sommes devenus collègues, et, comme on dit, néanmoins amis. Jean-Louis s'y occupait de choses sérieuses, il enseignait aux profs les maths modernes, tandis que moi je m'amusais à faire de la pédagogie (atelier de travail en groupe, réalisation de films didactiques). Au cours de ces années-là, Jean-Louis et moi avons organisé ensemble la rencontre annuelle de l'APMEP, ce qui a été une grande aventure, dans le bâtiment 2ème cycle tout neuf de la faculté des Sciences. C'est aussi à ce moment-là que Jean-Louis m'a initiée au plaisir du cigare, que je n'ai jamais abandonné.

6. Inspection Générale (Maryse)

Après ses années marseillaises, et mon virage vers l'informatique, qui nous avait séparés, j'ai retrouvé Jean-Louis avec plaisir au Ministère de l'Éducation Nationale, où il était IGEN. Moi j'étais pour quelques années à l'IGAEN et, comme Jean-Louis avait une mission sur les classes prépas, il avait son bureau un étage au dessus du mien. Nous nous retrouvions toujours avec plaisir, comme si on ne s'était jamais quittés, dans le petit restaurant de la rue de Bellechasse où il avait ses habitudes.

7 Chalet de Jean-Louis, route du col du Granon (Alain et Maryse)



Maryse et moi avons déjà été invités par Jean-Louis dans son chalet au col du Granon, sans doute en 1971 lors d'un séjour à Embrun. En 2008, curieusement, c'est un cousin de Jacques et Brigitte Jaray, qui habite aussi du

coté des Tronchets, qui nous a permis de le retrouver. En effet nous l'avions un peu perdu de vue depuis sa retraite car, autre facette de sa personnalité, il donnait très peu de nouvelles. Nous étions fin août à Barcelonnette pour un session de musique et Maryse avait finalement réussi à joindre Jean-Louis ce qui nous a valu de passer une bonne demi journée avec lui : arrivée vers 11 heures, repas qu'il a cuisiné devant nous et, comme toujours, conversation passionnante à suivre : une suite de conférences sur différents sujets, toujours traités de façon approfondie : dernières découvertes historiques sur la traversée des Alpes par Hannibal, puis, à notre surprise, car nous ne savions pas que Jean-Louis s'intéressait à la musique, lorsque nous avons évoqué notre séjour musical, nous avons eu droit à une étude comparative des différentes passions de Jean Sébastien Bach dont Jean-Louis connaissait parfaitement les manuscrits. Nous avons aussi évoqué ses anciennes années à Nancy, et observé combien il avait vécu cette période assez douloureusement, ses collègues n'ayant visiblement pas apprécié son caractère hors-norme.

8 Conclusion qui n'en n'est pas ... (Alain)

Au fil du clavier, je me suis laissé aller à quelques anecdotes. Cela reste assez difficile de faire une "synthèse de Jean-Louis" : ses talents étaient vraiment très divers et je pense qu'il ne montrait à ses interlocuteurs ou à ses amis qu'une partie de lui même : celle dont il pensait qu'elle intéresserait son auditeur. Il voulait sans doute ainsi éviter de nous écraser, car même lorsqu'il prenait la parole, en général, assez souvent et pour assez longtemps, il pouvait être aussi passionné que passionnant sur le sujet qu'il avait choisi. Il le traitait "à fond" mais il ne s'imposait pas et "ne ramenait pas du tout sa science" comme il aurait pu le faire et comme c'est si souvent le cas en milieu universitaire.

Jean-Louis, "Pic de la Mirandole" ? ou, autre image pour le caractériser : les poupées russes, mais des poupées russes magiques, avec toujours une autre plus petite dans la plus petite et plus grande que la plus petite ... ou un arbre avec des branches qui ont des branches qui ont des branches,... quelque chose comme :

Arbre = feuille * U Arbre *

Enfin, même si Jean-Louis était doué, c'était aussi, bien sûr, un puissant travailleur, solitaire, qui aimait les gens ...

(*) Est ce à écrire ici ? Même pour les blagues pimentées, Jean-Louis n'était jamais banal. C'est ainsi que dans le vaste domaine des contrepèteries il recommandait la phrase :

"On n'est jamais assez fort pour ce calcul."

dont il disait qu'elle avait l'avantage que tout prof de math pouvait la placer facilement dans ses cours.

(**) Pour nous, étudiants de Math 2, Jean Louis était évidemment "le prof" puisqu'il assurait le cours et il qu'il était entouré d'assistants pour les TP et de moniteurs pour les devoirs, selon l'organisation très traditionnelle de l'époque. Nous n'étions alors pas du tout au courant de la hiérarchie universitaire, et nous ne nous en préoccupions pas du tout. C'est bien après que nous avons su que Jean-Louis n'avait pas tous les grades officiels et que ses collègues le considéraient comme un cadre B, ce qui a été douloureux pour lui. Il nous l'a confié à Barcelonnette : sa période nancéienne n'a pas été heureuse sur ce plan.